

CÉLINE COUTEAU
LAURENCE COIFFARD

BEAUTÉ MON BEAU SOUCI

*Une histoire de la beauté
et des cosmétiques*



Préface

Quelles que soient nos lectures, nous nous rendons compte que la Beauté est souvent la quête ou le sujet qui a intéressé un très grand nombre d'artistes, d'écrivains, de poètes, de photographes, de peintres et de philosophes depuis l'Antiquité, voire même depuis la Préhistoire. L'esthétisme s'exprime, en effet, très tôt, dès que l'Homme a su tenir en main un outil pouvant lui servir de crayon. L'art rupestre est l'un des témoins de cette recherche ancestrale de la Beauté.

Les premiers Hommes ne l'ont-ils pas aperçu, cette beauté, en levant les yeux vers un ciel étoilé, une belle nuit d'été, alors que leurs premiers pas les conduisaient vers le silence, le mystère et l'obscurité des grottes dont les parois offriraient les premiers supports aux balbutiements de l'art graphique et aux traces qui allaient jaloner leur présence sur la Terre ?

Tout enfant, nous avons été bercés par l'histoire de la Belle et de la Bête qu'une larme de la jeune fille suffit à rendre, beau, ou par celle de Riquet à la houppe, un enfant pour qui les fées avaient manqué de générosité. Devenu jeune homme et cherchant à prendre femme, il se souvient qu'une bonne fée lui a donné le pouvoir de rendre intelligente la femme qu'il aimera. Il met cela en pratique avec la Belle du château voisin, « Belle comme un ange mais sotte comme un panier », comme disait, de Mademoiselle de Fontanges, la Princesse Palatine. La jeune fille en question possède, elle aussi, un pouvoir symétrique et fort utile en la circonstance : celui de rendre beau celui qu'elle aimera ! Tout est bien qui finit bien et contrairement à ce que prévoit l'adage « On ne peut pas tout avoir dans la vie », nos deux jeunes héros seront beaux et heureux toute leur vie et auront, n'en doutons pas une seule minute, une descendance nombreuse, dotée de beauté et d'intelligence. Suivons le conseil de Louis Aragon et continuons à croire aux fées : « Ne pas croire aux fées, c'est ne pas croire à soi-même. Ces créatures imaginaires, comment accepter amputation d'elles ? Elles sont nos mains, nos yeux sur le monde inventé. »

Tout jeune, nous sommes donc confrontés à la notion de Beauté, et pas uniquement par contes interposés. Les cours d'école ont résonné de tout temps des cris des enfants apostrophant ceux qui n'ont pas un physique rentrant dans la norme établie, le « physique qui va bien » pour parler « moderne ». Reste à définir la norme.

Couturiers, parfumeurs et partenaires de la mode ont également eu leur mot à dire. Chacun a essayé de son mieux de proposer une définition.

Des définitions de la Beauté, il en existe des dizaines. Nous nous sommes efforcées d'en compiler un certain nombre afin que chacun puisse se faire une idée personnelle de la Beauté. Certaines définitions font sourire (« A moins qu'une belle femme soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes » – Jean-Jacques Rousseau), d'autres réfléchir (« La beauté c'est l'harmonie du hasard et du bien » – Simone Weil).

La beauté concerne toute chose et tout être. C'est un élément important dans notre vie car il conditionne notre insertion dans la société. Chaque siècle et chaque période a édicté ses propres canons de la beauté. Serait-ce donc une notion relative ? A voir. Nous nous proposons de faire un voyage dans le temps et dans l'espace pour comparer ces fameux canons.

Pour certains, la Beauté se doit d'être naturelle, pour d'autres, elle peut être le fruit d'une longue préparation. C'est là que les cosmétiques entrent en scène. Nous avons voulu dresser ici une histoire des cosmétiques, plus précisément NOTRE histoire des cosmétiques, car il serait bien présomptueux de vouloir réaliser un panorama complet de ce sujet, tellement il est vaste. Nous nous sommes intéressées tout particulièrement aux cosmétiques qui racontent une histoire, aux sociétés qui ont été fondées par de fortes personnalités. La lecture de magazines et de livres ayant pour thème la beauté diffusés à différentes époques nous a permis de nous rendre compte que les problèmes d'hier sont les mêmes que ceux d'aujourd'hui, le problème de l'innocuité des ingrédients étant, en effet, soulevé dès le XIX^e siècle par nombre de médecins.

Petite histoire du beau en général et des cosmétiques en particulier

I – La notion de beauté

I-1 – Introduction

Le dictionnaire Littré nous propose quelques définitions et citations afférentes (Tableau 1).

Définition	Citation (auteur)
En général qualité de ce qui est beau. La beauté idéale	Il appartient à l'esprit, c'est-à-dire à l'entendement, de juger de la beauté, parce que juger de la beauté, c'est juger de l'ordre, de la proportion et de la justesse. (Bossuet)
En parlant des êtres animés. Un fils d'une rare beauté. Femme d'une très grande beauté. La beauté de ce cheval, de ce chien, de cet oiseau.	Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune. (La Bruyère)
Attrait, en parlant d'une femme.	Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître. (Corneille)
Une femme qui est belle.	Parmi tant de beautés qui briguent son choix. (Racine)
En parlant des choses inanimées. La beauté de ces lieux. Beauté des couleurs. La beauté des pâturages de la Normandie. La beauté de la nature, d'un ciel étoilé. La beauté constante du temps pendant notre navigation.	Des allées qui font une beauté achevée. (Sévigné)
En parlant des choses morales. La beauté morale. La beauté de la vertu.	De nos arts, de nos lois, la beauté les offense. (Voltaire)

<p>En parlant des choses d'esprit ou d'imagination. La beauté des oraisons funèbres de Bossuet. Beautés oratoires. Beautés de l'éloquence. Lorsque dans un poème les beautés prédominent.</p>	<p>Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités, Étincellent pourtant de sublimes beautés. (Boileau)</p>
---	---

Tableau 1 : Quelques tentatives de définition de la beauté selon le Littré

On peut constater au travers des exemples choisis que la beauté concerne des objets, des êtres, des situations...

Il est possible d'atteindre la beauté sans la rechercher aucunement, lors de la conception d'objets utilitaires. Un exemple typique est celui des objets du quotidien qui s'alignent dans les vitrines des musées d'art populaire. « On eût certes abasourdi les cultivateurs bretons ou solognots de 1900 en leur prédisant que, moins de cinquante ans plus tard, leurs écuelles, leurs cuillers, leurs mesures à grains, leurs moules à beurre et jusqu'aux plus modestes de leurs objets courants seraient proposés, sous vitrines, à l'admiration des amateurs d'art, inventoriés et étudiés avec un soin aussi attentif que les sarcophages égyptiens ou les retables flamands (...) » « Ebréchés, brisés même, ces objets ne perdent pas plus leurs vertus que les statues antiques. » Ces objets deviennent donc œuvres d'art, une fois leur fonction utilitaire dépassée. « Le beau est partout, dans l'ordre de vos casseroles, sur le mur blanc de votre cuisine, plus peut-être que dans votre salon XVIII^{ème} siècle ou dans les musées officiels. » (Guichard-Meili J., 1960) Le peintre Chapelain-Midy s'émerveille lui aussi sur les objets du quotidien car pour chacun, il voit l'empreinte indélébile de l'Homme. « Comme c'est beau et émouvant, les outils. N'importe lequel d'entre eux. Ils ont été faits par la main, pour la main et pour cette nécessité de survivre qui consiste en même temps à détruire et à construire. Et les plus beaux sont les plus anciens, les plus modestes et les plus simples, parce que la logique de leur utilité est évidente, que chacun contient souvent une part intime de la vie d'un homme qui a été. Ils sont un prolongement de notre propre main, une force supplémentaire de notre corps, un moyen de notre intelligence –... » (Chapelain-Midy R., 1984).

Le beau qualifie même le temps. Nous sommes des millions, le soir, à nous enquérir de la météo. Toutefois, cette notion est très subjective. François Mauriac dans ses « Nouveaux mémoires intérieurs » évoque cette notion de temps, confrontant celui qu'il fait à celui qui passe et qui fut toujours beau lorsque l'âge avance. « Ce que j'appelais le beau temps et à quoi j'attachais autrefois tant de prix, je m'en passe aisément aujourd'hui à l'âge de la contemplation : le tableau qu'encadre la fenêtre ouverte du salon de Malagar m'enchanté même si la pluie ruisselle sur les tilleuls encore nus et sur les toits affaissés des chais ; elle avive le rose des tuiles anciennes, – rose unique au monde pour moi et qui n'aura été fixé que dans des mots ; mais c'est la surnaturelle couleur d'une toile qu'il aurait fallu. » (...) « Le beau temps est un préjugé de la jeunesse. Pour le vieil homme, le temps ne saurait plus être beau ni mauvais, il est le temps dont la trame lui paraît sans prix, qu'elle soit pénétrée de rayons ou ténébreuse : chaque fil en reste précieux. Le moindre visage disparu que notre mémoire y projette suffirait à nous le rendre cher. » (Mauriac F., 1965) Pour Jacques Prévert, le beau temps, c'est celui de la jeunesse : « Les rivières étaient

claires/ la mer était propre/ le pain était bon/ les saisons saisonnières/ les guerres oubliées/ et l'amour aimé. » (Prévert J., 1977) Il met, bien sûr, un peu d'ironie dans son propos, pour montrer que le temps d'avant est toujours le meilleur.

L'écrivain Charles du Bos établit une relation mystique avec le temps. Il habite alors à Versailles et remercie Dieu de « la perfection de cette île enchantée ». « Le temps était de la plus rare beauté : il ne reste plus que quelques arbres d'or, le plus opulent, le plus princier, celui que l'on voit de la pièce Watteau, et qui à lui seul semble une treille d'un raisin privé, du raisin de la déesse de l'automne, mais ce rapport si délicat du ciel d'un bleu tendre, micacé et comme un rien frileux avec les hautes branches nues qui à nouveau mettent en valeur la coloration foncée du bois : cette alternance d'un soleil qui, à la petite Provence, enveloppe de telle manière qu'on se croirait dans la grande, et d'un air vif, stimulant qui donnerait le désir de marcher vite dans chacune des perspectives quasi infinies qui s'ouvrent en éventail devant le promeneur. Ce matin je me contentai d'un quart d'heure autour du bassin de Neptune et à l'orée des allées de Trianon, reprenant une fois de plus les toutes premières pages du traité du Père de Caussade : « L'abandon à la Providence divine. » (Maurois A., 1965)

La beauté peut aussi être intemporelle, c'est ce que nous dit le poète nantais Jean-Claude Albert Coiffard (Figure 1).

Paysage hors du temps
quelle étrange beauté
chantez-vous
lèvres closes ?
Et vous
miroirs dans les roseaux
quel silence
nous donnez-vous à voir ?

Figure 1 : La beauté selon Jean-Claude Albert Coiffard

Dans son roman *Lorelei*, Maurice Genevoix décline la beauté à tous les temps. Le critique Max-Fol Fouchet tient le beau pour « la jouvence » où l'auteur prend sa source. Il y est question de « beaux chevaux de selle », d'une Brigitte « belle de son jeune corps épanoui », d'une Blonde « aux yeux noirs » dont le teint est d'une « fraîche transparence », d'un Julien dont les « beaux yeux d'un brun chaud, lumineux » laissent deviner l'ardeur de vivre, d'un Gunther à la beauté germanique, « traits purs et fermes, front spacieux sous la chevelure coupée court [...] », de « beau soir », de beaux paysages (Genevoix M., 1978). Le beau s'invite à chaque page.

Certains gestes sont doués de beauté. « Vous le connaissez tous, ce geste à la fois beau et fragile qui salue les grands moments, consacre la fête, éveille la grâce des femmes et signifie la beauté fugitive de l'instant. Le cristal est comme un éclat d'argent dans la main, étoile transpercée par la pourpre du vin, l'avant-bras s'avance doucement, on lève la coupe à la hauteur du front, on se regarde gravement en souriant, on se dit que tout est bien ici et maintenant. » (Saint-Bris G., 2003)

La beauté caractérise aussi des paysages. Écoutons la voix de Gilles Servat qui chante, dans ses textes, les beautés de la Bretagne : « Par chance et aussi par vouloir, Je dors en Bretagne, ce soir, Dans la beauté. » ou encore la comtesse Anna de Noailles, dont Marcel Proust disait : « Elle était la fille de Brancovan, prince régnant de Valachie (...) et avait autant de beauté que de génie » (Giraudon P., 2012) professer le même amour pour la beauté de la nature. En 1901, dans son recueil « Le cœur innombrable », elle exalte la beauté des forêts, des étangs et des plaines : « Je me suis appuyée à la beauté du monde – Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains. »

Dans certaines circonstances, la beauté de la nature peut être choquante lorsqu'elle n'est pas au diapason des actions et des sentiments de l'Homme. André Gide en fait le triste constat au commencement des deux dernières guerres. « Le 14 août 1914 : Douzième jour de la mobilisation. (...) Le temps est admirable ; le ciel est plein d'un excès de chaleur et de beauté. Les nuits sont tranquilles, on voudrait dire pacifiques. On songe aux camps, aux sommeils en plein air, à tous ceux dont cette belle nuit est la dernière. » et le 21 juin 1941 : « Le plus courte nuit de l'année. Ces quatre derniers jours ont été plus beaux qu'on ne peut dire ; plus beaux que je ne pouvais supporter. Une sorte d'appel au bonheur où toute la nature conspirait dans une pâmoison miraculeuse, atteignant un sommet d'amour et de joie où l'être humain n'a plus à souhaiter que la mort. C'est par une telle nuit qu'on voudrait embrasser les fleurs, caresser l'écorce des arbres, étreindre n'importe quel corps jeune et brûlant, ou rôder à sa recherche jusqu'à l'aube. Aller se coucher tout seul, comme il faut bien pourtant que je me décide à faire, semble impie. » (Gide A., 2012). Dans son *Journal*, il s'étonne de la passivité des parisiens devant la beauté du spectacle. Il admire alors un coucher de soleil sur la Seine, coucher de soleil qui se donne gratuitement à tout parisien rentrant de sa journée de travail. Le 24 janvier 1916, il écrit : « Hier soir un coucher de soleil ineffablement étrange et beau ; ciel encombré de brumes roses, orangées ; je l'admirai surtout, au passage du pont de Grenelle, reflété par la Seine chargée de chalands ; tout fondait dans une harmonie chaude et tendre. Dans le tramway de Saint-Sulpice d'où je contemplais avec émerveillement ce spectacle, je constatai que personne ne le remarquait. Il n'était pas un des visages qui n'eût l'air absorbé, soucieux... Pourtant, pensai-je, certains voyagent au loin pour ne rien rencontrer de plus beau. Mais l'homme, le plus souvent, ne reconnaît point la beauté qu'il ne l'achète, et c'est pourquoi l'offre de Dieu reste si souvent dédaignée. » (Gide A., 2012).

Albert Camus, dans son ouvrage « Noces » ressent le même sentiment d'injustice face à une nature « trop belle » comme dirait un enfant : « (...) L'Italie, comme d'autres lieux privilégiés, m'offre le spectacle d'une beauté où meurent quand même les hommes. » C'est également le cas d'un ami de Flaubert qui au moment ultime de mourir implore : « Fermez la fenêtre, c'est trop beau. » (Camus A., 1959). Dans d'autres cas, elle sonne comme une évidence : les Hommes sont beaux car la nature est belle : « Les hommes trouvent ici pendant toute leur jeunesse une vie à la mesure de la beauté. » dit Albert Camus des hommes qui vivent en Algérie (Camus A., 1959).

Jacques Rivière dans une lettre adressée à son ami Alain-Fournier le 27 octobre 1905 développe également une idée romantique de la beauté. « Paris est si beau ! Je songe machinalement à une phrase de Rémy de Gourmont disant que le quai Voltaire était un des

plus beaux paysages du monde. C'est vrai, c'est vrai, oh ! Comme c'est vrai. Je me souviens que le soir de mon départ, j'ai pleuré sur un banc des tuileries, en pensant que je n'y reviendrais plus peut-être ! Il est si beau ! Et quand je cherche où est sa beauté, je ne sais plus. Je ne suis pas assez béat pour m'extasier devant ses monuments. Il y en a de plus beaux en province. Mais Paris est plus beau quand même ! Sa beauté, sa beauté est éparse partout, on la respire partout, elle enveloppe tout (...) » (Rivière J. et Alain-Fournier, 1991).

Si la beauté est parfois fugitive chez les Hommes, elle l'est encore plus dans le règne végétal. Le philosophe Gaston Bachelard évoque le cas du nymphéa qui se lève à l'aurore et se couche avec le soleil. « Il faut se lever tôt et travailler vite pour faire, comme Claude Monet, bonne provision de beauté aquatique, pour dire la courte et ardente histoire des fleurs de la rivière. » car la fleur de nymphéa « s'en va passer la nuit sous l'onde » et disparaît aux yeux du peintre. » Il est toutefois une recette qui vient d'Orient et qui exalte la beauté des fleurs, il suffit de se rappeler qu'elles ne sont jamais que de grandes coquettes : « (...) Dans les jardins d'Orient, pour que les fleurs fussent plus belles, pour qu'elles fleurissent plus vite, plus posément, on avait assez de soin et d'amour pour mettre devant une tige vigoureuse portant la promesse d'une jeune fleur deux lampes et un miroir. Alors la fleur peut se mirer la nuit. Elle a ainsi la jouissance de sa splendeur. » (Bachelard G., 2001)

On peut ne pas adhérer pas à cette vision des choses. La beauté ne serait pas dans l'instant mais dans la continuité. « La vraie beauté d'un paysage ne dépend jamais de sa beauté immédiate. Il faut qu'elle tienne, cette beauté, qu'elle soit la même après des années de fréquentation. Il est vrai que la nature ne vieillit pas, et accueille l'homme à nouveau. « On peut dire aussi, à ce degré, que l'homme ne vieillit pas non plus. C'est sa liberté qui l'empêche de suivre le rythme. » (Perros G., 1999)

Pour Georg Hegel la beauté dans l'art est supérieure à la beauté dans la nature car elle est le fruit du travail, de l'imagination humaine. « Dans la vie ordinaire, on a coutume, il est vrai, de parler de belles couleurs, d'un beau ciel, d'un beau fleuve, ou de belles fleurs, de beaux animaux et encore plus de beaux hommes. Nous ne voulons nullement contester que la qualité de beauté ne soit à bon droit attribuée à de tels objets, et qu'en général le beau de la nature ne puisse être mis en parallèle avec le beau artistique ; mais il est déjà permis de soutenir que le beau dans l'art est plus élevé que le beau dans la nature. N'est-il pas en effet né, et deux fois né de l'esprit ? Or autant l'esprit et ses créations sont plus élevés que la nature et ses productions, autant la beauté dans l'art est plus élevée que la beauté dans la nature. [...] » (Hegel G., 1835)

La beauté offre donc mille définitions. Pour certains, c'est ce que qui ne se définit pas. C'est ce que l'on en déduit en lisant « Les caractères de la conduite » du cordouan Ibn Hazm, poète du XI^e siècle. « La beauté est quelque chose qui n'a pas de nom dans la langue, mais qui est senti dans les âmes par l'accord de tout celui qui la voit, c'est une tunique qui revêt le visage et une clarté qui incline les cœurs vers elle » (...). Il s'essaye toutefois à rassembler les éléments révélateurs de beauté : la douceur, la finesse des traits, la grâce des mouvements, la légèreté des gestes... (Lomba Fuentes J., 1964).

Bien seul est le poète Paul Valéry qui nous confie « La définition du beau est facile : il est ce qui désespère. » Peut-être parce qu'il est impossible à atteindre ? Et que ce nous

voulons mais ne pouvons saisir est source de désespérance. Jules Renard dans son journal évoque « un fruit si beau qu'il a l'air faux. » (Renard J., 1984). Il conviendra sans doute, avant toute chose, de préciser de quel type de beauté l'on parle : la beauté dans l'art ou bien la beauté humaine. Ce sont deux beautés bien distinctes car la beauté d'un être ne peut pas se résumer à des critères qualitatifs ; elle est liée à un ensemble de critères faisant intervenir la sensibilité de chacun.

« La beauté est un mystère en pleine lumière. (...) La beauté est un mystère qui danse et chante dans le temps et au-delà du temps. Depuis toujours et à jamais. » Ce thème de la beauté a toujours fait couler beaucoup d'encre puisqu'elle est difficile à rationaliser, même si comme on le verra un peu plus loin, des tentatives de paramétrage ont pu être effectuées. Elle intéresse tout le monde dans la mesure où « La beauté est un secret que tout le monde a connu. » (D'Ormesson J., 2013).

Dans la grande majorité des cas quand une personne dit « C'est beau » et qu'on lui demande ce qu'elle entend par là, elle continue « C'est beau et c'est tout. » Si on essaie d'en savoir plus, elle peut détailler ce qui lui fait dire que c'est beau mais rien de plus. Elle ne vous livrera pas de définition de la beauté. Au mieux, on en arrivera à se fâcher, la personne rétorquant que nous sommes insensibles si nous avons besoin de tant de précisions pour juger d'une chose aussi évidente (Citot V., 1999). Pour le commun des mortels, il n'y a donc rien à dire sur le beau. Il relève d'une évidence qui exclut toute démonstration, tout effort. « Kant l'a bien dit : une chose nous plaît, nous la jugeons belle, mais sans savoir dire pourquoi. Mme Untel a des chevilles et des genoux qui sont jolis parce qu'ils sont faits comme ceci ou comme cela. Certes, c'est ce qui motive notre jugement flatteur ; mais alors pourquoi des genoux sont-ils jolis lorsqu'ils sont faits comme ceci ou comme cela ? On ne saurait le dire, ce n'est pas « conceptualisable ». Des goûts, des genoux et des couleurs, on peut juger, mais on ne peut rien prouver [...]. » (Veyne P.)

Si l'on y regarde de plus près, on constate qu'un très grand nombre d'ouvrages traitent de la beauté, et ce de façon implicite ou explicite. Il s'agit de traités de « géométrie pure, de morphologie biologique, d'histoire, d'anatomie, de physiologie, de cristallographie, d'acoustique... ». Chaque science détient un élément de réponse. La beauté est partout. Elle s'immisce dans chaque parcelle de notre vie depuis « la taille des pierres » ayant permis la construction des édifices qui composent nos villes jusqu'au « tracé des jardins » en passant par « la coupe des robes » et « la diction des vers » (Valéry P., 2002). Je ne vois, en effet, rien de plus grinçant qu'un poème mal dit.

On se rend donc compte que la beauté est difficile à définir. Elle est également difficile à supporter : « L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. » (Baudelaire C., 1958)

Pour paraphraser le philosophe grec Pyrron qui disait « Il n'y a rien qui soit universellement bon ou mauvais pour tout le monde. » (Audi et al., 2000), on pourrait également dire : « Il n'y a rien qui soit universellement beau ou laid pour tout le monde. » Ainsi, un poème jugé sublime par les uns est-il inintelligible pour les autres. André Maurois nous livre une anecdote dans son ouvrage « De Proust à Camus » qui nous montre à quel point la beauté revêt un caractère irrationnel. « Je me souviens qu'un jour

Valéry, faisant une conférence au Vieux-Colombier, dit à peu près ceci : « Obscur ? Moi ? On me le dit et je fais effort pour le croire. Mais je me trouve moins obscur que Musset, qu'Hugo, que Vigny. Vous semblez étonnés ? Considérez Musset. Je ne sais si quelqu'un de vous peut expliquer ces vers : Les plus désespérés sont les chants les plus beaux – Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots. Pour moi, j'en suis incapable ! Comment un pur sanglot peut-il être un chant immortel ? Cela me paraît inintelligible. Un chant est un rythme ; un pur sanglot est informe. Si obscur que je puisse être, je n'ai jamais rien écrit d'aussi obscur. ». André Maurois constate avec humour : « Il y a un poème de Hugo qui a pour titre *Ibo* (J'irai) et qui ne va nulle part, mais dit Alain, c'est un des plus beaux. ». Pire encore, ce que l'on juge beau un jour, sous un éclairage particulier, peut nous sembler fort laid le lendemain. Pour Paul Valéry : « C'est une affaire privée que la beauté ; l'impression de la connaître et ressentir à tel instant est un accident plus ou moins fréquent dans une existence, comme il en est de la douleur ou de la volupté ; mais plus casuel encore. Il n'est jamais sûr qu'un certain objet nous séduise ; ni qu'ayant plu (ou déplu) telle fois, il nous plaise (ou déplaise) une autre fois (...) » (Charprier J. et Seghers P., 1956)

Soren Kierkegaard (1813-1855) considère que l'homme peut vivre selon 3 stades : un stade esthétique qui caractérise « l'Homme vivant dans l'instant, fuyant les autres et lui-même », un stade éthique dans lequel « l'Homme se conforme au général et à l'universel », il agit alors par devoir, enfin un stade religieux qui voit l'établissement d'une relation unique avec Dieu. « C'est une conversion vers l'intériorité. »

Christian Lacroix dit de la beauté que « c'est une quête, une énigme. Elle constitue une sorte d'adéquation, de philtre entre notre épiderme, notre façon de penser et les énigmes du monde. Elle unit l'excitation physique, la sollicitation intellectuelle, le mystère. » (Millet B., 2000) Notons bien que le couturier joue avec les mots. Il emploie le terme philtre et non celui de filtre. Le philtre est par définition une préparation susceptible d'engendrer l'amour. La beauté de même.

Rappelons ce qu'est un philtre. Dans la mythologie grecque, Médée est considérée comme la spécialiste dans l'art de préparer des philtres d'amour. Cependant la tradition veut que l'on reconnaisse à sa sœur Circé l'antériorité dans cet art. Elle composait en effet des philtres à base de plantes. John Gerard, botaniste du XVII^e siècle, dans son livre « *Herball* », nous révèle que Circé utilisait des plantes de la famille des Scrofulariacées du genre *Verbascum* et plus exactement leurs fruits dénommés fort judicieusement « cônes de sorcières » dans ses potions magiques. D'autres auteurs parlent plutôt de verveine. Les hébreux utilisaient le fruit de la mandragore qu'ils appelaient « pommes d'amour » afin de provoquer l'amour et d'augmenter la fertilité. Dans la Genèse, Rachel et Reuben y ont recours. En Inde, on avait recours à la mangue, au champac, au jasmin, à l'ashoka. Les Chinois, quant à eux, préconisaient la racine de ginseng.

Au Moyen-âge, les philtres composés semblent peu attrayant du point de vue gustatif et comportent de l'hippomane (mucosité produite par la jument), des poils (issus de queue de loup), le pénis de loup, des cerveaux de chats, des lézards, des os de grenouille verte après dépeçage par des fourmis. De jeunes hirondelles étaient parfois enterrées dans la terre puis déterrées ultérieurement à des fins magiques. Le corps des hirondelles trouvé le bec ouvert après un tel traitement pouvait être incorporé dans des potions pour provoquer l'amour. Celles

qui étaient retrouvées le bec fermé permettaient d'obtenir l'effet inverse. Le satyrion, plante de la famille des orchidées, était un ingrédient-phare des potions d'amour. Ce n'était pas le seul ingrédient très odorant (!), on trouvait aussi de la valériane et du pourpier.

Fidélité et constance pouvaient être obtenues grâce au cumin. Avec cynisme, on pourrait donc dire de ce fait qu'il s'agit d'un anti-philtre (Anonyme, 1940).

L'amour peut donc être obtenu de manière artificielle à l'aide de philtres, tel est parfois le rêve des hommes, ou de manière naturelle en ne prenant appui que sur la seule beauté, beauté qui, elle-même, peut être un don de la nature ou bien qui peut être obtenue, un peu plus laborieusement, en ayant recours à tout un arsenal cosmétique.

I-2 – La beauté pour les poètes, les écrivains, les philosophes et les penseurs

La beauté réside dans les sons (l'euphonie), dans les mots que nous employons, dans la musique du verbe. Le poète Marie Noël, dont Michel Manoll disait « Elle est entrée en poésie comme on entre en religion, postulante, d'abord, puis novice, moniale enfin, tout occupée des œuvres de Dieu, vestale entretenant le feu sacré. », s'attache à décrire la beauté des mots dans ses *Notes intimes* rédigées entre les années 1920 et les années 1940. Elle cite pour illustrer son propos deux exemples. « Cathédrale... large, long, royal, d'une majesté magnifique avec, en sa dernière syllabe, ce vaste et grave retentissement de voûte profonde. Crépuscule... où s'allongent, dans une ombre bleue de doux u lointains et graves comme le rêve d'un chant de flûte. » (Noël M., 1998). Mais attention, tout comme les images, les mots peuvent être trompeurs. « Comme les sirènes ou le minotaure, le pouvoir-des-mots est formé, par un étrange télescopage, de la jonction de deux corps étrangers et inconciliables. » Il y a parfois un monde entre ce que l'on dit et ce que l'on ressent. Jean Paulhan, pour illustrer ce propos, nous donne l'exemple de la jeune fille trompée dans son amour : « Je me suis laissé prendre, dit une jeune fille, à ses belles phrases creuses. » « Eh, c'est qu'elle n'y voyait point des phrases creuses mais un amour plein. » (Paulhan J., 2006). Parfois, le sens des mots déborde, et il n'est pas que de prononcer le verbe aimer pour le mettre en pratique. Les mots auraient-ils été inventés par l'Homme pour déguiser sa pensée ?

Si l'on a du mal à définir le beau, l'esthétique, on en connaît du moins les résultats. Le beau, l'esthétique engendrent le plaisir (Valéry P., 2002). « Tout sentiment de beauté s'accompagne d'un besoin tactile. » (Chapelain-Midy R., 1984) Tolstoï dans « Qu'est-ce que l'art ? », indique que le « but de la beauté est de plaire et d'exciter un désir ». Le philosophe hollandais Spinoza, met un mot précis sur ce plaisir, ce désir ; la beauté trompeuse, celle qui ne vient pas de l'âme, engendre l'amour sensuel. « L'amour sensuel, c'est-à-dire l'appétit d'engendrer qui naît de la beauté, et en général tout Amour ayant une autre cause que la liberté de l'âme, se change facilement en Haine, à moins chose pire, qu'il ne soit une espèce de délire, auquel cas la discorde, plus que la concorde est alimentée. » Jean Cocteau va plus loin encore : « La beauté déteste les idées. Elle se suffit à elle-même. Une œuvre est belle comme quelqu'un est beau. Cette beauté dont je parle (celle de Piero della Francesca, d'Uccello, de Vermeer) provoque une érection de l'âme. Une érection ne se discute pas. Peu de personnes en sont capables (...) » (Cocteau J., 1983). Dans son ouvrage « La difficulté d'être », Jean Cocteau revient à nouveau sur la notion de beauté. Il

démontre que celle-ci est indispensable à la vie. Les fleurs, les animaux ont la nécessité d'être beaux et attirants afin de pouvoir se reproduire. « La beauté est une des ruses que la nature emploie pour attirer les êtres les uns vers les autres et s'assurer leur appui. » (Cocteau J., 1989). Platon, bien des siècles avant, montre que la beauté engendre l'amour. « L'amour n'est pas une chose simple. J'ai dit en commençant qu'il n'était de soi ni beau ni laid, mais que, pratiqué honnêtement, il était beau, malhonnêtement laid. Or c'est le pratiquer malhonnêtement que d'accorder ses faveurs à un homme mauvais ou pour de mauvais motifs ; honnêtement, de les accorder à un homme de bien ou pour des motifs honorables. J'appelle mauvais l'amant populaire qui aime le corps plus que l'âme ; car son amour n'est pas durable, puisqu'il s'attache à une chose sans durée, et quand la fleur de la beauté qu'il aimait s'est fanée, « il s'envole et disparaît », trahissant ses discours et ses promesses, tandis que l'amant d'une belle âme reste fidèle toute sa vie, parce qu'il s'est uni à une chose durable. » (Chambry E., 1964).

La rencontre avec le « beau » selon Didier Chartier peut se traduire de différentes façons. Cela peut engendrer une sorte de vide (les mots manquent pour exprimer ce que l'on ressent face au beau) ou bien un malaise lié au contraire à un foisonnement de sensations variées. C'est le fameux stendhalisme ou syndrome de Stendhal défini en 1989 par Graziella Magherini. Pour sa description, celle-ci se base sur le ressenti de Stendhal, lors de sa visite de Florence, en 1817. En sortant de l'église Santa Croce, il est pris de malaise. Dans le recueil *Rome, Naples et Florence*, l'écrivain décrit les symptômes qu'il a ressentis : « J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les sensations célestes données par les beaux-arts et les sentiments passionnés. En sortant de Santa Croce, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin ; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber. Je me suis assis sur l'un des bancs de la place de Santa Croce ; j'ai relu avec délices ces vers de Foscolo, que j'avais dans mon portefeuille ; je n'en voyais pas les défauts : j'avais besoin de la voix d'un ami partageant mon émotion. »

En outre, Anatole France démontre dans ses mémoires « Le livre d'un ami », que la beauté n'est point affaire de détails mais doit se considérer comme un tout et que la beauté des uns irrite les autres, surtout lorsque les autres sont des mères. Son personnage Pierre Nozière est en admiration devant une amie de sa mère, Alice Gance. Le jeune homme a alors 17 ans et souffre d'une timidité maladive qui lui fait aborder les femmes avec une grande gaucherie. Dans sa perception de la beauté de Mme Gance, il s'oppose à sa mère. « Je n'avais jamais bien vu ni ses cheveux, ni ses yeux, ni ses dents... comment bien voir ce qui flotte, brille, étincelle, éblouit ? Mais elle me semblait plus belle que le rêve et d'un éclat surnaturel. Ma mère avait coutume de dire qu'à les détailler les traits de Mme Gance n'avaient rien d'extraordinaire. Chaque fois que ma mère exprimait ce sentiment, mon père secouait la tête avec incrédulité. C'est qu'il faisait sans doute comme moi, cet excellent père : il ne détaillait pas les traits de Mme Gance. Et quel que fût le détail, l'ensemble en était charmant. N'en croyez point maman ; je vous assure que Mme Gance était belle. Mme Gance m'attirait : la beauté est une douce chose ; Mme Gance me faisait peur : la beauté est une chose

terrible. » (France A., 1970). Tout comme Pierre Nozière, Frédéric Moreau, personnage principal de « L'éducation sentimentale » de Gustave Flaubert, est comme aveuglé par la beauté de Mme Arnoux. « Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. » A croire que la beauté rend aveugle ! Recouvrant un peu plus tard ses esprits, il est capable de dresser un portrait de la Belle : « Jamais, il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. » (Flaubert G., 1972).

« Le beau est une qualité prêtée à un objet de perception, qui est liée au goût et à ses déterminations sociales, culturelles ou personnelles, et suppose une organisation psychique qui permette de la recevoir comme telle et de l'identifier. » (Chartier D., 2003). Il n'y a donc pas une seule unité de beauté mais une multitude de beauté, puisque les goûts, les cultures, les niveaux sociaux sont divers. On verra plus loin que les critères de beauté ont évolué aussi bien dans le temps que dans l'espace, que ce qui est un critère absolu de beauté pour les uns est du plus grand ridicule pour les autres... Pour déceler les traces de la beauté dans la vie quotidienne, sur les visages, dans les œuvres, il faut un vocabulaire adéquat, il faut la formation *ad hoc*. Aristote, 400 ans avant Jésus-Christ, le constatait déjà « Que quelqu'un qui serait aveugle de naissance s'avise de parler de couleurs, il pourra bien sans doute prononcer les mots ; mais nécessairement il n'aura pas la moindre idée des choses que ces mots représentent. ». Les mots ont un sens qu'il convient de maîtriser, à défaut l'on sera dans la position de l'aveugle d'Aristote.

Le goût est donc affaire d'éducation, d'habitudes, pourrait-on dire. Mais attention, il conviendra de prendre de bonnes habitudes puisque « l'habitude de percevoir une chose mauvaise pervertit le goût et cela explique que cette chose d'abord désagréable, devienne indifférente et même agréable. » (Hallez P., 1901). Il est difficile à définir et fait souvent l'objet de mode. Jean Rostand dans « Carnet d'un biologiste » nous confie ce dialogue : « X*** avait-il du goût ? Je ne sais pas, mais il avait ce goût qui devait devenir le goût. » (Rostand J., 1959). Guy de Maupassant, de la même façon, s'attache à ne pas avoir le même goût que tout le monde, afin d'être créateur de goût. C'est dans une lettre à sa mère datée de 1878, qu'il émet ce souhait : « Je ne désire qu'une chose, c'est de n'avoir pas de goût, parce que tous les grands hommes n'en ont pas et en inventent un nouveau. » (Morand P., 1993).

Paul Valéry n'hésite pas longtemps entre « Science du beau » et « Science de la sensation », l'une ou l'autre permettant à coup sûr d'avoir l'œil juste en matière d'art. « Je vous déclare tout d'abord que le nom seul de l'Esthétique m'a toujours véritablement émerveillée et qu'il produit encore sur moi un effet d'éblouissement, si ce n'est d'intimidation. Il me fait hésiter l'esprit entre l'idée « étrangement séduisante d'une « Science du Beau », qui, d'une part, nous ferait discerner à coup sûr ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut acclamer, ce qu'il faut détruire, et qui, d'autre part, nous enseignerait à produire, à coup sûr, des œuvres d'art d'une incontestable valeur ; et en regard de cette première idée, l'idée d'une « Science des sensations », non moins séduisante, et peut être encore plus séduisante que la première. S'il me fallait choisir entre le destin d'être un homme qui sait comment et pourquoi telle chose est ce qu'on nomme « belle », et celui de savoir ce que c'est que sentir, je crois bien que je choisirais le second, avec l'arrière-pensée que cette connaissance, si elle était possible (et je crois bien qu'elle ne soit même pas concevable), me

livrerait bientôt tous les secrets de l'art. » Le concept d'une « Science du beau » s'avère impossible. En est pour preuve la grande diversité des Beautés reconnues au travers du monde et du temps. On ne peut pas ne pas penser au philosophe Alexander Baumgarten, à cette occasion. Celui-ci différencie beauté qui correspond à la perfection appréhendée par les sens et vérité correspondant à la perfection validée par la raison. Emboitant le pas à l'historien d'art du XVIII^e siècle, Johann Winckelmann, qui considère que la beauté résulte de l'alchimie de la forme, de l'idée, de l'expression, Paul Valéry nous propose une équation à 5 variables pour définir la beauté dans l'art : « une forme », « une matière », « une pensée », « une action » et « une passion » (Valéry P., 2002). De nombreux exemples nous prouvent que les plus belles œuvres n'ont pas été réalisées laborieusement en respectant toutes les règles habituellement admises (forme, matière et action ne suffisent pas pour résoudre l'équation pré-établie), mais bien en laissant libre cours à l'improvisation. Si l'on se limite à combiner forme – matière et action, il manque quelque chose, ce quelque chose d'indéfinissable, sans doute et pourtant indispensable à la beauté.

Le philosophe grec Empédocle a montré précocement que le mal et le bien sont le principe de tout. La recherche de la perfection a toujours fait l'objet d'une quête assidue de la part des philosophes et des mathématiciens. Les Pythagoriciens considèrent que le nombre 10 est le nombre parfait. Partant de cette affirmation, certains reconnaissent 20 principes classés par série de 5 et qui communiquent entre eux (Tableau 2) (Kinot et Chouraqui, 2000).

Limité	Illimité	En repos	Mû
impair	pair	droit	courbe
unité	pluralité	lumière	ténèbres
droit	gauche	bon	mauvais
mâle	femelle	carré	oblong

Tableau 2 : Les 20 principes

Le philosophe Platon (428 av JC – 348 av JC) pose la nécessité d'un mètre-étalon qui permet de relativiser la notion de beauté « Il y a peu de choses qui s'écoulent, comme le flux du fleuve ; il faut bien qu'il y ait un principe qui les fonde, et qui, lui, ne soit pas soumis à cet écoulement ; il y a des qualités qui s'attachent aux objets et cependant peuvent s'en détacher ; il faut bien qu'elles aient leur fondement ailleurs qu'en eux : si nous jugeons que les corps sont beaux, c'est que nous avons la conception d'une certaine beauté ; si nous disons que des actions sont bonnes, c'est que nous leur trouvons une certaine bonté où elles ont une part mais qu'elles n'engendrent pas d'elles-mêmes ; tout bien enfin suppose un Bien (et même un Souverain Bien) qui en est la perfection et la raison dernière. » « Les objets beaux ne tiennent pas leur beauté par eux-mêmes. Ils ne sont pas source mais reflet. » (Kinot et Chouraqui, 2000). On peut donc dire que derrière toute beauté se cache l'Ordonnateur.

Dans « Phèdre », Platon définit l'âme comme « un attelage et un cocher ailés ». Une âme qui perd ses ailes chute vertigineusement et se raccroche alors au corps d'un animal qui porte le nom de mortel. Il dit clairement que le divin est beau, sage et bon. « La nature a doué

l'aile du pouvoir d'élever ce qui est pesant vers les hauteurs où habite la race des dieux, et l'on peut dire que, de toutes les choses corporelles, c'est elle qui participe le plus à ce qui est divin. Or ce qui est divin, c'est ce qui est beau, sage, bon et tout ce qui ressemble à ces qualités ; et c'est ce qui nourrit et fortifie le mieux les ailes de l'âme, tandis que les défauts contraires, comme la laideur et la méchanceté, les ruinent et les détruisent (...) ». L'âme est donc à ses yeux le lien entre la terre pesante et le ciel aérien. Cette âme conserve toujours le souvenir de la beauté ineffable des dieux. Ce souvenir peut être tenace ou bien au contraire fugace, en fonction du temps où elle est restée en contact avec les dieux. Platon se désole de notre lourdeur et aspire à un homme libéré de toute pulsion mauvaise. « Je reviens à la beauté. Nous l'avons vu alors, je l'ai dit, resplendir parmi ces visions ; retombée sur la terre, nous la voyons par le plus pénétrant de tous les sens effacer tout de son éclat. La vue, est, en effet, le plus subtil des organes du corps ; cependant elle ne perçoit pas la sagesse ; car la sagesse susciterait d'incroyables amours si elle présentait à nos yeux une image aussi claire que celle de la beauté, et il en serait de même de toutes les essences dignes de notre amour. La beauté seule jouit du privilège d'être la plus visible et la plus charmante. Mais l'homme dont l'initiation est ancienne ou qui s'est laissé corrompre à peine à remonter d'ici-bas, dans l'autre monde, vers la beauté absolue, quand il contemple sur terre une image qui en porte le nom. Aussi, loin de sentir du respect à sa vue, il cède à l'aiguillon du plaisir et, comme une bête, il cherche à la saillir et à lui jeter sa semence, et dans la frénésie de ses approches il ne craint ni ne rougit de poursuivre une volupté contre nature. Mais celui qui a été récemment initié, qui a beaucoup vu dans le ciel, aperçoit-il en un visage une heureuse imitation de la beauté divine ou dans un corps quelques traits de la beauté idéale, aussitôt, il frissonne et sent remuer en lui quelque chose de ses émotions d'autrefois ; puis, les regards attachés sur le bel objet, il le vénère comme un dieu, et, s'il ne craignait de passer pour frénétique, il lui offrirait des victimes comme à une idole ou à un dieu. A sa vue, comme s'il avait le frisson de la fièvre, il change de couleur, il se couvre de sueur, il se sent brûlé d'un feu inaccoutumé. A peine a-t-il reçu par les yeux les effluves de la beauté qu'il s'échauffe, et que la substance de ses ailes en est arrosée. Cette chaleur fond l'enveloppe, qui, resserrée longtemps par la sécheresse, les empêchait de germer ; sous l'afflux des effluves nourrissants la tige de l'aile se gonfle sur toute la forme de l'âme ; car jadis l'âme était tout ailes. » (Chambry E., 1964)

Galien chante, dans *De usu partium*, la beauté et l'utilité de chacune des parties du corps humain. Pour ce médecin grec, la nature est juste. Forme et fonction sont liées, rien n'est laissé au hasard. A propos de l'ongle par exemple, il nous dit : « La forme ronde est de toutes les formes la mieux faite pour supporter des chocs, puisqu'elle n'a aucun angle saillant qui puisse être brisé » ; et ainsi de même pour chaque organe du plus noble au moins noble... (Pigeaud J., 1991) Relier utilité et beauté n'a pas toujours fait l'unanimité, comme nous le constaterons par ailleurs.

Le philosophe et poète italien de la Renaissance, Marsile Ficin, considère que la connaissance de la beauté se fait grâce à l'intelligence, à la vue et à l'ouïe (Flacelière R., 1961). L'appréhension de la beauté nécessite donc le recours à la raison et aux sens. Percevoir la beauté revêt un caractère moral. Il s'agit de regarder l'univers avec un regard purifié pour en extraire le beau, le bon (Olivier P., 2005). Mais attention de ne pas être dupés par les poètes, qui selon Jules Barbey d'Aureville, sont capables de transformer le

laid en beau : « Pour être beaux les vers n'ont pas toujours et nécessairement besoin d'être vrais. Et c'est ce qui fait le danger des poètes, ces fascinateurs ! La beauté de leur chants peut être absolument indépendante des choses qu'ils expriment. Elle peut être toute dans leur manière de les exprimer... » (Charprier J. et Seghers P., 1956).

Bien avant Marsile Ficino, St Augustin avait défini la beauté par opposition à l'utile. L'aptitude à percevoir le beau est imprimée dans la nature-même de l'homme. Toutefois, toujours selon St Augustin l'homme peut être trompé par ses sentiments puisqu'« il lui arrive même de percevoir beau ce qu'il aime » (Faider P., 1935). Il est également trompé par ses sens. Le philosophe sceptique Sextus Empiricus illustre cette théorie avec l'exemple concret de la vision. « Nos yeux sont formés de membranes et d'humeurs. Or puisqu'ils sont indispensables à la vision, celle-ci ne peut s'effectuer parfaitement, car notre perception résulte de ce mélange. C'est pourquoi les icteriques voient tout en jaune, et les yeux injectés tout en rouge. » (Anonyme, 2000).

Pour Pascal, il est plus facile de reconnaître une belle femme qu'un beau vers. Il se montre assez sceptique quant à la beauté de la poésie. « Comme on dit beauté poétique, on devrait dire aussi beauté géométrique, et beauté médicinale ; mais on ne le dit pas : et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, et qu'il consiste en preuves, et quel est l'objet de la médecine, et qu'il consiste en la guérison ; mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément, qui est l'objet de la poésie (...). » (Pascal B., 1972) Ce n'est, bien sûr, pas l'avis du poète Louis Aragon qui voit en la poésie l'art de transcender le médiocre : « L'art des vers est l'alchimie qui transforme en beauté les faiblesses » « faiblesses dans le langage mais aussi dans la métrique » ajoute-t-il dans le recueil « Les yeux d'Elsa » (Aragon L., 1968).

La beauté peut, selon les uns, être à portée de mains ou bien, selon les autres, nécessiter des voyages au bout du monde. Et encore... Est-il vraiment utile de s'expatrier au bout du monde ? On peut en douter. De son voyage à Rome, Joachim du Bellay (1522 – 1560) ne garde que « des regrets » ; la vie en Italie ne lui a pas été douce. Les splendeurs qu'il n'a pas été sans admirer dans la ville éternelle sont peu de choses à côté des splendeurs de son pays natal. C'est ce qu'il nous fait comprendre dans son poème « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage » (Figure 2).

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Figure 2 : Extrait du poème « Heureux qui comme Ulysse »

Selon le poète Shelley, « La poésie change toutes choses en beauté ; elle exalte la beauté de ce qu'il y a de plus beau, donne de la beauté à ce qu'il y a de difforme ; elle marie l'enthousiasme et l'honneur, la douleur et le plaisir, l'éternité et le changement ; elle unit sous son joug léger toutes les choses irréconciliables ; (...) elle arrache de la face du monde

le voile de la familiarité, et découvre la beauté nue et endormie, qui est l'esprit de ses formes. » (Charprier J. et Seghers P., 1956).

« La beauté peut naître » selon Lautréamont « de la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection. » (Delaporte Y., 1982). C'est le prélude au Surréalisme. La beauté peut donc naître des associations les plus improbables. Lautréamont condamne fermement tous ceux qui exaltent dans leurs écrits la laideur, le malheur. « Paul et Virginie choque nos aspirations les plus profondes au bonheur. Autrefois, cet épisode qui broie du noir de la première à la dernière page, surtout le naufrage final, me faisait grincer des dents. Je me roulais sur le tapis et donnais des coups de pieds à mon cheval de bois. La description de la douleur est un contre-sens. Il faut voir tout en beau. Si cette histoire était racontée dans une simple biographie, je ne l'attaquerais point. Elle change tout de suite de caractère. Le malheur devient auguste par la volonté impénétrable de Dieu, qui le créa. Mais l'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres. C'est ne vouloir à toutes forces, considérer qu'un seul côté des choses. O hurleurs maniaques que vous êtes ! » (Charprier J. et Seghers P., 1956).

La recherche de la beauté est question de volonté. « On demandait à Rockefeller comment il avait fait fortune : « En cherchant comment on peut faire fortune avec chacun des objets que je touchais. » De la même façon, l'écrivain, le poète doit tendre toute sa volonté vers l'objet à atteindre : la beauté (Charprier J. et Seghers P., 1956). Max Jacob donne quelques conseils en matière d'esthétique à ses amis poètes : « Je ne cesse de répéter à tous mes frères cadets : « Méditez sur l'esthétique. Réfléchissez aux conditions du beau. Comme vos conclusions ne seront pas les mêmes que celles de vos aînés vous ferez ainsi de nouveau ! » Pourquoi ne te poses-tu pas des questions de rythme ? N'essaies-tu pas du vers de 7 syllabes ? ou de 5 ? ou des strophes à cadre : 7-5-3-7. Monotonie ? et crois-tu que le manque de rythme ne soit pas davantage de la monotonie. N'aie pas peur de perdre l'émotion. L'émotion est en nous : elle se trahit toujours. » (Jacob M., 2001). Il prouve bien que la poésie ne coule pas forcément de source mais qu'elle est le fruit d'une recherche, recherche qui ne doit, toutefois pas, être laborieuse si l'on en croit André Gide qui aime laisser filer sa plume en toute liberté. Pour lui, la beauté est dans la nature, dans l'instant, la spontanéité. « Savez-vous ce qui me gêne l'écriture ? Ce sont les corrections, les ratures, les maquillages qu'on y fait. (...) Oui ; c'est là ce qui me paraît si beau dans la vie ; c'est qu'il faut peindre dans le frais. La rature y est défendue. » (Gide A., 2012)

La beauté peut s'appliquer à toutes choses, voire même au hasard. « A moi le beau hasard dont j'ai su profiter et dont jusqu'à la mort je veux rester hanté, Germaine, eh ! oui, toi-même !... – Il nous reste à savoir avec quel art, l'un ? l'autre ? on aida le hasard. La première rencontre – était-ce dans les nues ? – avant notre naissance est de nous inconnue. La seconde ce fut Closerie des Lilas, face au Maréchal Ney foudroyé là, hélas ! Derrière la statue un Cupidon vainqueur tirait de l'arbalète et perça nos deux cœurs de légers et longs dards, tout à fait par hasard ? Je n'en crois rien. Toujours il vise aux cœurs l'Amour... O le subtil gaillard ! (Fort P., 1985). La Closerie des lilas est rappelons-le une guinguette parisienne située face à la statue du Maréchal Ney à Paris. Au début du XX^e siècle, Paul Fort y élit domicile, jouant aux échecs ou recevant ses amis poètes pour d'interminables discussions. La Germaine en question c'est Germaine Pouget, jeune fille

de 18 ans rencontrée pour la première fois dans cette guinguette et qui devient rapidement sa maîtresse, avant d'être légalement épousée. La beauté peut également prendre la forme du souci lorsque l'objet aimé se révèle sourd à tout argument. François de Malherbe (1555 – 1658) voit la Beauté sous un angle douloureux. Le poème « Dessein de quitter une dame qui ne le contentait que de promesses » commence par le vers : « Beauté, mon beau souci... » (Pompidou G., 1961) qui traduit bien l'état d'esprit du poète et qui s'est offert à nous comme titre à cet ouvrage.

Pour le poète Jacques Prévert « La beauté s'appelle plurielle. » On peut comprendre que la beauté est partout ou plus sûrement qu'il n'y a pas un seul et unique modèle de beauté (Prévert J., 1977). A la suite de Guy de Maupassant, nous pouvons dire : « La beauté est dans tout, il s'agit de la faire sortir. » (Morand P., 1993). Le 9 mai 1891, dans son journal, Jules Renard note : « Tout est beau. Il faut parler d'un cochon comme d'une fleur. » (Renard J., 1984). Plus poétiquement, le jeune Arthur Rimbaud, alors au collège de Charleville, réalise une invocation à Vénus, déesse de la Beauté : « Vénus, tu peuples tout : l'onde où court le navire,/ Le sol fécond : par toi tout être qui respire/ Germe, se dresse, et voit le soleil lumineux ! (...) » (Rimbaud A., 2004).

Certains poètes s'assignent, très jeunes, la tâche de conduire leurs lecteurs vers la beauté. C'est le cas de Michel Manoll qui, lors d'une réunion entre amis, s'écrit « d'un ton à la fois solennel et familier » : « C'est moi qui écrirai le plus beau poème de notre génération. » (Taurand J., 1997). Son ami « René Guy Cadou se veut tout normalement le chantre de la chance d'être né. » Il faut dire que son prénom-même sonne comme celui d'un revenant puisqu'il succède à un frère décédé. « Moineaux de l'an 1920 – La route en hiver était belle – Et vivre je le désirais – Comme un enfant qui veut danser – Sur l'étang au miroir trop mince. » (Cadou R.G., 2001). Chantre de la chance d'être né certes, avec toutefois, toujours chevillée au cœur la préscience d'une mort prématurée. C'est également la tâche à laquelle s'est attaché Alain Fournier. « Je me disais, un jour, que je serais « le nocturne passeur des pauvres âmes », des pauvres vies. Je les passerais sur le rivage de mon pays où toutes choses sont vues dans leur secrète beauté. » (Rivière J. et Alain-Fournier., 1991). Le jeune homme, mort au combat, le 22 septembre 1914, à l'âge de 28 ans, ne laissera qu'un seul ouvrage.

Maurice Courant, pour sa part, se laisse guider par les mains de Gine sur les chemins de la beauté (Tes mains si bellement et si follement frêles/ Qu'elles tremblent au vent léger des prêles !... ou encore Par la seule beauté de ton regard profond/ Et dont je connaissais à peine encor le nom !)

La réalisation d'une œuvre constitue pour André Gide un devoir, une vertu, un vice... « Messieurs, il faut aimer son aigle, l'aimer pour qu'il devienne beau. » « L'aigle de l'écrivain, c'est son œuvre et il doit se sacrifier à elle. Et s'il finit par manger son aigle, il en garde une plume, avec laquelle il écrit le Prométhée mal enchaîné. » (Maurois A., 1965).

Marie Noël emploie tout comme Gide, le terme de sacrifice : « Il faut souffrir pour être belle/pour garder la mesure, l'harmonie. Que ce soit dans ton jardin, dans ton œuvre, dans ta vie/Pas d'œuvre d'art sans sacrifice. ». Loin de la pirouette verbale d'André Gide, Marie Noël, met beaucoup plus de profondeur dans son propos. On sent que le sacrifice n'est pas fait pour épater mais qu'il est réalisé à la manière d'un ouvrier qui cherche à

façonner la plus belle œuvre qui soit. On y perçoit la notion d'offrande à Dieu.

Le poète Khalil Gibran consacre un chapitre de son livre « Le Prophète » à la beauté. Il montre que celle-ci peut prendre des formes variables et que chacun lui donne une définition propre en fonction de son tempérament. La beauté de l'affligé n'est pas celle de la jeune mère, du passionné, du fatigué, de l'impétueux... Il termine par : « Peuple d'Orphalese, la beauté est la vie quand la vie dévoile sa face sacrée. Mais vous êtes la vie et vous êtes le voile. La beauté est l'éternité se contemplant dans un miroir. »

A la question « Qu'est-ce que la beauté ? », le poète nantais Jean-Claude Albert Coiffard répond : « En art ? tout ce qui donne une idée de l'Homme. Et chez l'Homme ? Tout ce qui donne une idée de l'Art. Et dans la création ? Tout ce qui donne une idée de Dieu ? »

Il n'est que de lire la Bible pour se persuader que la Beauté ne peut exister que par Dieu. Dès les premières lignes de la Genèse, un lien entre ce qui est beau et ce qui est bon est établi. « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour (...). » C'est le Créateur qui est à l'origine de toute beauté, puisque c'est lui qui crée la lumière pour la rendre perceptible. Le texte de la Genèse est rythmé par deux phrases qui reviennent à chaque jour de la Création, « Dieu dit » et « Dieu vit que cela était bon. » La création de la lumière, du ciel, de la terre et de la mer, de la flore, des luminaires (soleil, lune, étoiles), de la faune est jugée bonne par Dieu. L'Homme, quant à lui, occupe une place toute particulière dans le cœur de Dieu puisqu'il est créé à son image et que contrairement aux autres êtres de la création, il est béni. Une fois la création achevée, Dieu vit que cela était très bon. Il y a donc une échelle de valeurs entre la beauté de la nature et la beauté humaine. Le mal et la laideur (Adam constate qu'il est nu) sont introduits dans la création par l'Homme qui cherche à se faire l'égal de Dieu, en goûtant au fruit de la connaissance qui lui était interdit.

La dimension mystique de la beauté est évoquée par bien des écrivains ou des poètes, consciemment ou inconsciemment. « Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté. » (Char R., 1967).

Le Dieu des Chrétiens est trinitaire : Dieu le Père, Jésus-Christ, son Fils unique et le Saint-Esprit, Esprit du Père et du Fils qui est envoyé au Peuple de Dieu pour lui donner la force. L'historien de l'art, Robert de la Sizeranne, voit en Jésus-Christ, la source de toute Beauté. Il se plaît à le comparer à un jardinier qui soigne ses plantes avec amour : « Le Christ est l'artiste suprême et doux qui travaille de ses mains à faire plus belle la demeure des hommes ; c'est le jardinier rencontré par Madeleine qui veille sur les fleurs nouvellement nées... C'est le peintre inconnu qui pose sur le bord de la gentiane la touche qui l'anime ; c'est le tisserand subtil qui fait les vêtements des lys plus éclatants que ceux de Salomon ; c'est le vigneron admis aux noces de Cana et qui, aujourd'hui encore, change en vin l'eau de la terre et du ciel... Le Christ est tout ce qui ressuscite au printemps, tout ce qui luit sur la montagne, tout ce qui désaltère en venant des hauts sommets. Il est la Nature. Il est la